

MOSAÏQUES DE SAINTE-SOPHIE DE CONSTANTINOPLE

Fin novembre dernier, le Pape Léon XIV visitait Istanbul en Turquie. Il rappelait les racines chrétiennes de ce pays aujourd'hui majoritairement musulman et disait notamment : « *Nous nous souvenons [...] avec admiration du grand passé byzantin, de l'élan missionnaire de l'Église de Constantinople et de la diffusion du christianisme dans tout le Levant* »¹. La basilique Sainte-Sophie de Constantinople est, à bien des égards, un lieu qui résume l'Histoire si complexe de la Turquie, et mérite, je crois, à la fois notre attention, notre admiration et notre préoccupation.

L'édifice primitif est construit au IV^{ème} siècle². Après qu'il ait été deux fois détruit, en 404 et 532, par des tremblements de terre, l'empereur Justinien prend la décision de le faire reconstruire, en beaucoup plus grand et majestueux, en le dédiant non pas à sainte Sophie (une martyre romaine du II^e siècle) comme son nom peut le laisser supposer, mais au Christ, la Divine Sagesse (*sophia*, en grec). Cette église, aux dimensions immenses, est alors le monument le plus important de l'architecture byzantine, et, en fait, l'origine même du style byzantin. Ses murs intérieurs sont alors couverts de mosaïques. Elle est plusieurs fois restaurée et reconstruite, car endommagée par de fréquents séismes (pas moins de 16 depuis le VI^{ème} siècle, époque à laquelle remonte sa forme définitive). Pendant près de sept siècles, elle est la principale cathédrale chrétienne, puis le premier centre de l'Orthodoxie après le schisme de 1054. En 726, durant la période iconoclaste interdisant la vénération des images, elle fut dépouillée de ses représentations peintes ou sculptées, et donc de la quasi-totalité de ses mosaïques. C'est pour cette raison que les plus anciennes conservées datent de la moitié du IX^{ème} siècle. Lors de l'occupation latine de Constantinople (1204-1261), Sainte-Sophie devient cathédrale catholique romaine. En 1453, après la prise de Constantinople par les Ottomans, elle est transformée en mosquée, tout en conservant le même nom (*Ayasofya*). Une grande partie des mosaïques est alors recouverte de plâtre, ce qui a peut-être permis, paradoxalement, de les conserver en partie. C'est à la fin des années 1840 que, lors d'une énième restauration, elles sont mises à jour, bien qu'une partie ait été trop endommagée pour pouvoir compléter les zones manquantes. Sainte-Sophie manque d'être dynamitée à la fin de la Première Guerre mondiale. En 1934, le gouvernement turc décide de la transformer, de mosquée qu'elle était, en musée ; elle devient ainsi l'un des lieux les plus visités de Turquie. En 2020, Sainte-Sophie est à nouveau au centre de l'attention mondiale, puisque l'État turc décide sa réouverture au culte musulman comme mosquée, ce qui provoque de vives critiques partout dans le monde. Outre sa valeur spirituelle, historique et artistique importante, elle est donc aussi l'objet d'enjeux religieux et politiques.

Je vous propose de découvrir quelques-unes des mosaïques mises à jour au début du XIX^{ème} siècle, sachant que depuis 2020, avec la conversion de l'édifice en mosquée, il n'est plus possible de les contempler, puisqu'elles sont en permanence voilées...

Tout d'abord, la mosaïque de la *désis* (qui signifie en grec « supplication »). Elle date probablement de 1261. Cette mosaïque est considérée comme un chef-d'œuvre, surtout en raison de la délicatesse des traits et de l'expression des visages. Elle est aussi importante en ce qu'elle marque le début de la renaissance de l'art pictural byzantin (elle a d'ailleurs inspiré de nombreuses icônes). D'un point de vue culturel, c'est un symbole fort, car cette mosaïque unit le style des peintres italiens de la fin des XIII^e-XIV^e siècles et le style byzantin. Bien qu'une partie manque, on y voit très bien le Christ *Pantocrator*³ au centre, la Vierge Marie à gauche, et saint Jean-Baptiste à droite (il porte le titre de *Prodromos*, Précurseur). La Sainte Vierge et saint Jean-Baptiste sont tous deux de trois quarts, implorant, lors du jour du Jugement dernier, l'intercession du Christ pour les péchés de l'humanité. L'expression de supplication qui marque leur regard me frappe particulièrement : on devine à la fois la tristesse face au péché et la compassion pour ceux qui en sont les victimes. Jésus, lui aussi, a un visage grave, mais on n'y voit pas, me semble-t-il, de douleur : il est ici le Juge, qui regarde chacun de ses yeux profonds, où certainement les justes peuvent lire la gratitude, les blessés la tendresse compatissante, et les injustes la colère divine qui « *rendra à chacun selon ses œuvres* »⁴... Il tient en sa main gauche le Livre aux sept sceaux⁵, que lui seul peut ouvrir, et sa main droite est levée en un geste de bénédiction ou d'enseignement qui, quoi qu'il en soit, signifie son identité : les deux doigts levés rappellent sa double nature, humaine et divine, et les trois autres doigts se touchant évoquent la Sainte Trinité. Ses vêtements associent l'or et le bleu qui, dans l'art byzantin, traduisent respectivement la gloire divine et la royauté.

¹ Cf. <https://jean1314.over-blog.com/2020/05/carnets-de-rome.html>, 28 novembre 2025.

² Source des éléments historiques : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Sainte-Sophie_\(Constantinople\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Sainte-Sophie_(Constantinople))

³ Le *Pantocrator* (« Tout-Puissant ») est une représentation privilégiée de l'art byzantin qui montre Jésus-Christ en gloire, après sa Résurrection.

⁴ *La Bible*, Lettre de saint Paul Apôtre aux Romains, chapitre 2, verset 6.

⁵ *Ibid.*, Apocalypse 5, 1.



La deuxième mosaïque que je vous propose de contempler est celle du tympan de l'entrée sud-ouest. Elle date de 944. On y voit la Vierge Marie assise sur un trône sans dossier décoré de pierres précieuses. L'Enfant-Jésus, qui est assis sur ses genoux, a ici les mêmes gestes que dans la mosaïque précédente : il bénit et tient un rouleau dans sa main gauche. À droite se tient l'empereur Constantin, présentant à la Sainte Vierge une représentation de la ville. L'inscription que l'on voit à son côté dit : « Constantin, le grand *basileus* (roi) parmi les saints ». Il s'agit de l'empereur romain qui, le premier, reçut le baptême et à qui l'on doit, avec l'édit de Milan en 313, l'autorisation du christianisme, mettant fin à la persécution des chrétiens. À gauche se tient l'empereur Justinien, dont je vous ai parlé plus haut, qu'on voit offrir une représentation de Sainte-Sophie avec, au-dessus de lui, l'inscription : « Justinien, le *basileus* digne d'être chanté ». Les deux médaillons de chaque côté de la Vierge Marie sont les abréviations grecques du titre « Mère de Dieu ». Cette mosaïque montre la Vierge et son Enfant comme régnaient bien au-dessus des plus puissants : bien qu'empereurs et richement vêtus, ils ne sont pas assis et ont la tête inclinée, comme de simples serviteurs qu'ils sont devant Dieu. Là encore, l'omniprésence de l'or insiste sur l'identité divine de Jésus, et le fait de le représenter enfant met en même temps l'accent sur son humanité. Comment ne pas penser au *Symbole de Nicée-Constantinople*⁶, composé en 325 par l'Église justement sous Constantin : « Je crois en un seul Seigneur, Jésus-Christ, le Fils unique de Dieu, né du Père avant tous les siècles : il est Dieu, né de Dieu, Lumière, née de la Lumière, vrai Dieu, né du vrai Dieu. Engendré, non pas créé, consubstantiel au Père ; et par lui tout a été fait. Pour nous les hommes, et pour notre salut, il descendit du Ciel ; par l'Esprit-Saint, il a pris chair de la Vierge Marie et s'est fait homme. »



⁶ Énoncé de la profession de foi chrétienne.

